

Zeitschrift:	Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	29 (1979)
Heft:	2
Artikel:	À la recherche de l'histoire perdue... : Ernest Lavisse
Autor:	Pithon, Rémy
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-80823

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FORSCHUNGSBERICHTE BULLETINS CRITIQUES

A LA RECHERCHE DE L'HISTOIRE PERDUE ...: ERNEST LAVISSE

Par REMY PITHON

Vers 1910, le nom d'Ernest Lavisse était quasiment synonyme d'«histoire de France», et sa réputation dans les milieux cultivés ressemblait à celle dont avait joui, un peu auparavant, un Fustel de Coulanges ou à celle dont jouira deux générations plus tard un Braudel. En revanche, dès que ses conceptions et ses méthodes ne furent plus au goût du jour, à la suite de l'évolution des sciences historiques, Ernest Lavisse connut un sort peu enviable: on ne le cita plus guère que pour désigner un auteur dont la conception de l'histoire apparaissait périmée. Sauvé de l'oubli total dans lequel sombrèrent les historiens moins importants de sa génération, mais déjà trop proche d'une démarche vraiment scientifique pour être pris en charge par l'histoire littéraire, comme l'avaient été Augustin Thierry, Taine ou Michelet, Lavisse fut donc relégué dans un rôle de repoussoir, auquel on ne se réfère que pour mieux marquer la distance à laquelle on se situe par rapport à une forme de travail jugée dépassée.

C'est ce qui explique que les plus importants même parmi les travaux d'Ernest Lavisse ne sont plus guère mentionnés que pour mémoire, notamment ses études sur l'histoire de la Prusse¹, et que les guides destinés aux étudiants, ou les bibliographies des ouvrages généraux, ne citent qu'avec quelque condescendance la grande *Histoire de France*, dont Lavisse dirigea la publication. Quant aux 10 volumes de l'*Histoire de France contemporaine* ou aux 12 de l'*Histoire générale* (réalisée en collaboration avec Alfred Rambaud), on n'en parle généralement que pour en dénoncer les insuffisances.

Il est probable en effet que ces deux derniers ouvrages d'ensemble sont totalement périmés. En revanche, il y aurait peut-être lieu de vérifier l'exactitude du jugement porté sur l'*Histoire de France*. Qui en effet, parmi les jeunes générations d'historiens, a réellement essayé d'utiliser l'un ou l'autre des 9 tomes (soit 18 volumes) couvrant l'histoire de la France de la fin de l'Empire romain à la veille de la Révolution? Certes cette publication est ancienne, puisqu'elle date des premières années de notre siècle; mais, outre Ernest Lavisse qui la dirigea, elle fut l'œuvre de quelques savants encore illustres, dont on ne peut négliger l'apport: Gustave Bloch, Charles-Victor Langlois, Arthur Kleincausz, Christian Pfister, Jean-H. Mariéjol et d'autres, sans compter Vidal de la Blache, qui signa le volume introductif.

Une occasion nous est donnée de réévaluer, du moins partiellement, la valeur scientifique de ce monument. On vient en effet de rééditer² la partie que Lavisse a écrite lui-même, c'est-à-dire celle qui est consacrée au règne de Louis XIV: les deux volumes du tome 7 (couvrant la période 1643–1685) et le premier volume du tome 8 (1685–1715), dont Lavisse n'a écrit que la partie concernant le roi et la cour, le reste

1 ERNEST LAVISSE, *La jeunesse du Grand Frédéric*, Paris, 1891; *Le Grand Frédéric avant l'avènement*, Paris, 1893; *Etudes sur l'histoire de Prusse*, Paris, 1896; etc.

2 ERNEST LAVISSE, *Louis XIV* (2 tomes). Paris, Librairie Jules Tallandier, 1978. XV + 594 + 732 pages, 16,5 × 23,5 cm. (Collection Monumenta Historiae).

étant l'œuvre d'Alexandre de Saint-Léger, de Philippe Sagnac et d'Alfred Rébelliau. Or, disons-le d'emblée, la surprise est grande, du moins pour qui, comme c'est le cas pour l'auteur de ces lignes, n'avait pas rouvert le *Louis XIV* de Lavisse depuis plus de vingt ans.

Les éditeurs ont choisi de republier le texte de Lavisse tel qu'il l'avait lui-même présenté, sans modifications ni adjonctions. La disposition des chapitres et l'apparat critique sont donc exactement conformes à ceux de l'édition originale. La seule innovation consiste dans la typographie et dans la présentation en deux volumes (au lieu des trois de l'édition originale).

A elle seule, la masse de ces deux volumes rebute: plus de mille trois cents pages. Mais surtout, lorsqu'on ouvre le livre, l'archaïsme des références et des indications bibliographiques ne peut manquer de frapper; comment ne pas penser, au cours de la lecture, à tous les travaux essentiels dont Lavisse n'a pu utiliser les résultats? comment peut-on republier en 1978 un livre sur le XVIIe siècle français sans se référer – nous citons au hasard les noms qui nous viennent à l'esprit – à Goubert, à Le Roy Ladurie, à Livet, à Mousnier, à Meuvret, à Mandrou, à Deyon ou à Corvisier, ni même à ces historiens qui nous paraissent déjà anciens, comme Pagès, Zeller, Picavet, Roupnel ou Esmonin? et nous nous limitons à l'historiographie française! L'effort demandé au lecteur spécialiste est grand: il doit faire abstraction des résultats de toutes les recherches de ces soixante-dix dernières années; or ce spécialiste sait quel est leur nombre, et quelle est leur importance.

Un autre aspect retient l'attention immédiatement: l'allure très narrative qui fait de prime abord douter, selon nos canons actuels, de la valeur scientifique du livre: il s'ouvre sur les lignes suivantes³: «Louis XIII était tourmenté les derniers jours de sa vie par la pensée que la Reine serait bientôt régente et que le duc d'Orléans aurait une grande part au gouvernement du royaume. Il n'aimait ni sa femme ni son frère, il savait qu'ils ne l'aimaient pas non plus et sentait bien qu'ils le regardaient souffrir sans en être affligés le moins du monde» (t. I, p. 3). Nous voilà plongés d'emblée dans ce type d'histoire, purement événementielle et axée sur les personnages, que récusent les historiens actuels, mais qui satisfait le goût d'une importante partie du «grand public», friand de biographies et de récits chronologiques; ce goût existait d'ailleurs à l'époque de Lavisse, et explique le succès du théâtre et du roman «historiques», remplacés aujourd'hui pour une bonne part par les émissions spécialisées de la radio et de la télévision. Cette première impression se confirme dès qu'on retrouve, dans le texte, quelques-uns de ces portraits de grands personnages qui ont fait, depuis Saint-Simon – mais rarement avec son talent – la gloire de plusieurs générations d'historiens français: le portrait de Gaston d'Orléans, de Condé, de Vendôme (t. I, pp. 6–7), celui de Retz (t. I, pp. 45–46), et surtout celui de Louis XIV en 1661, par lequel s'ouvre l'étude de «l'installation du roi» (t. I, à partir de la p. 121).

La première impression est donc plutôt négative: la réputation récente de Lavisse apparaît justifiée. On se résigne à ne voir dans cette curieuse réédition – malgré la préface très laudative due à la plume de Roland Mousnier – qu'un document utile à l'histoire de l'historiographie, ou tout au plus à l'histoire des écoles et des universités (il est notoire que l'influence de Lavisse s'est étendue sur tous les niveaux scolaires de son époque, du primaire au supérieur), voire à un aspect de l'histoire des mentalités. Son utilité pour une connaissance sérieuse du XVIIe siècle français serait alors très discutable.

3 Nous citons naturellement d'après la réédition.

Mais, si l'on s'astreint à une lecture attentive, et aussi «neutre» que possible, on constate bien vite la superficialité et l'injustice de cette première appréciation. Non que le texte de Lavisso ne soit pas révélateur d'un moment bien précis (les débuts de notre siècle) de la pensée historique française, mais parce qu'il est bien plus et bien autre chose que cela. Contrairement à ce que l'on attendait, Lavisso a entrepris une sorte d'«*histoire totale*» avant la lettre. Il s'étend avec un intérêt très visible sur la vie de la cour, sur les personnages et les intrigues, ainsi que sur l'*histoire diplomatique et militaire*. Mais il brosse des tableaux importants de la vie des provinces et des colonies; il étudie le fonctionnement de l'*administration*, les problèmes économiques et financiers, voire la vie culturelle et intellectuelle, effleurant ce que nous appellerions *histoire des mentalités*, notamment par le biais des problèmes religieux.

Quelle que puisse être la valeur scientifique de ces différents chapitres, on ne peut s'empêcher de se demander quel historien actuel, même familier des techniques de pointe, disposant de tout l'appareil et de toutes les possibilités que nous offrent les moyens de dépouillement et d'exploitation des documents, oserait entreprendre un travail de l'ampleur de celui de Lavisso. A notre époque de spécialisation et d'*interdisciplinarité*, on solliciterait sans doute cinq ou dix personnes, qui grouperaient leurs efforts pour refaire ce que Lavisso a fait seul, ou presque. D'ailleurs on ne l'a pas encore tenté! On pense à un autre travailleur infatigable, qui, seul, a réalisé un monument scientifique, dans la génération précédente: Emile Littré. La comparaison implique un éloge dont nous mesurons l'importance.

Outre l'immense somme de travail et de connaissances dont témoigne ce *Louis XIV*, il y a le talent. Car si Lavisso s'est trouvé déjà trop spécialiste pour être annexé par les histoires de la littérature française, il appartient à la dernière vague des historiens qui se sont souciés d'«écrire». Certes ce n'est pas un critère de qualité scientifique, mais ce n'est pas non plus, contrairement à un préjugé implicite, mais universel, un critère inverse! Et cela a au moins le mérite de rendre la lecture agréable, ce qui n'est plus si fréquent de nos jours. «Jean de Witt, le philosophe, qui aimait la tolérance et même la liberté, l'esprit cultivé, le bon orateur, le clair écrivain, était un homme de plus de valeur humaine, sans comparaison, que Guillaume d'Orange et Louis XIV. Il les avait tenus en échec l'un et l'autre, jusqu'au jour où ils s'étaient unis contre lui. Ensemble, ils l'accablèrent. Au reste, il ne pouvait longtemps se soutenir, étant l'homme d'un parti. Il détestait les soldats, les prédicants et la plèbe, qui, ensemble, avaient fondé la République. De Witt fut un de ces bourgeois qui, en tous les temps, acceptent les révolutions sous bénéfice d'inventaire, et prennent, dans l'inventaire, la part qui leur convient» (t. II, p. 130). Sans même discuter la valeur et la lucidité du jugement porté dans ce passage, on peut se demander qui maîtrise encore la langue à ce point où le brillant du style, loin d'être purement décoratif, sert strictement à exprimer l'acuité de la pensée. On mesure, à relire des pages comparables à celle-ci – et il y en a beaucoup –, de quel prix nous avons payé l'élargissement et l'approfondissement des connaissances historiques que nous ont procurés l'approche économique et le recours aux méthodes des autres sciences humaines: l'étendue et la diversité des champs de recherches ont obscurci la communication des découvertes. En s'éloignant de plus en plus des approximations intuitives des disciplines «littéraires», l'*histoire* a atteint à un niveau élevé de technicité, qui la rend tributaire d'un style et d'un langage de moins en moins accessibles. Le public non spécialisé, qui lisait parfaitement Lavisso, ne lit plus guère ses successeurs, mais lit – ou écoute, ou regarde – les histrions pseudo-historiens de la radio ou de la télévision.

On pourrait déduire de ce qui précède que l'*œuvre* d'Ernest Lavisso appartient

désormais à l'histoire de la littérature française; si tant est que l'on écrive encore l'histoire de la littérature française, l'histoire littéraire ayant elle aussi connu l'évolution qui conduit à la technicité et à l'émettement. Mais reléguer l'œuvre de Lavisso dans le chapitre qu'un quelconque nouveau Lanson pourrait consacrer aux historiens serait aussi hâtif que de le condamner à l'enfer des «événémentiels» impénitents⁴. Lavisso écrit bien, mais son talent ne doit pas faire oublier l'étendue de ses connaissances et de ses champs d'intérêt, ni surtout la profondeur de ses hypothèses (on est tenté de parler, tant elles frappent par leur perspicacité, de ses prophéties).

Il y a en effet, dans le *Louis XIV*, deux séries de chapitres bien distincts, pour le lecteur de notre époque. Les uns, essentiellement consacrés aux problèmes strictement politiques, et surtout de politique extérieure, ou aux relations personnelles des protagonistes de la cour et de l'entourage royal, peuvent encore être utilisés à peu près sans correction ni adjonction: nos connaissances n'ont en effet guère progressé ou ne se sont guère modifiées, sinon sur des points mineurs. On peut naturellement se demander si les historiens ne se sont plus occupés de ces domaines, à cause de l'évolution de la conception même de l'histoire, ou si Lavisso avait déjà en main l'essentiel, et qu'il n'y avait donc pas grand'chose de neuf à espérer; nous penchions, quant à nous, pour la première hypothèse.

Dans les autres chapitres – sur les problèmes économiques et sociaux, sur les affaires religieuses, sur les provinces – on s'attend à se heurter à des conceptions et des connaissances largement périmées, précisément parce que la recherche de ces cinquante dernières années a porté essentiellement sur ces domaines-là. Or la surprise est que, si certaines connaissances sont en effet périmées, ou du moins incomplètes, les conceptions ne le sont pas, et même qu'elles anticipent sur des découvertes à faire – et qui ont été faites.

Une citation encore permettra de se faire une idée de la lucidité avec laquelle Lavisso a tracé un programme de recherches en histoire socio-économique. Il écrit, à la première page de la partie de l'œuvre intitulée «le gouvernement de la société», les lignes suivantes: «La société française au XVIIe siècle est encore mal connue. Comment vivait-on dans la «chaumière enfumée» et dans la maison des villageois aisés; dans le petit atelier et dans la grande manufacture; dans le comptoir du marchand et l'hôtel du financier? (...) Dans cette société, comment se produisait le mouvement? Comment s'acquérait la richesse? Dans quelle mesure par le travail, par le commerce, dans quelle mesure par l'exploitation des finances et des «droits» du Roi? Quelle était la puissance sociale de l'office, de la noblesse, de l'argent? Des catégories sociales, nombreuses et diverses, quelles étaient les mœurs, les joies, les souffrances, l'idée sur la vie? A toutes ces questions, nous n'avons encore que des réponses imprécises. L'office et l'argent créaient des êtres hybrides, de classement difficile. La transition d'un point à un autre était obscure souvent» (t. I, pp. 325–326). Traduisons les termes un peu imprécis employés par Lavisso dans le langage technique de l'histoire actuelle, et nous trouverons défini là un immense programme de recherches sur la mobilité sociale, sur l'antagonisme entre la stratification juridique et la stratification socio-économique, sur les modes de vie, et même sur les mentalités. Or c'est à cela que se sont attachés, depuis une cinquantaine d'années, les Mousnier, les Goubert, les Mandrou et tant d'autres.

Dans le même ordre d'idées, qu'on lise attentivement le chapitre intitulé «les révoltes des petites gens» (t. I, pp. 349–361); certes nous connaissons et nous inter-

4 Le nom de Lavisso est d'ailleurs mentionné avec un bref commentaire laudatif par GUSTAVE LANSON, *Histoire de la littérature française*, Paris, 1912, p. 1095.

prétons mieux que Lavissonne pouvait le faire les soulèvements populaires provinciaux, grâce à des études qui sont dans toutes les mémoires; mais on verra que Lavissonne a mis le doigt sur les points qui nous paraissent encore essentiels, montré les contradictions et les obscurités, indiqué les recherches à entreprendre, et qu'il a aussi donné une description précise du phénomène, qu'il l'a situé dans l'époque et qu'il en a délimité l'importance.

Il n'est pas dans notre intention de faire une sorte d'hagiographie, ni de montrer en Lavissonne un génie incomparable, dont l'œuvre annihile par avance celle de tous ses successeurs. La grande ombre d'Ernest Lavissonne n'obscurcit que ceux qui ont essayé de refaire, moins bien, ce qu'il avait fait, et qui correspondait aux nécessités de son temps. Rejeter l'apport de l'école des *Annales* et des historiens des institutions au nom de la lisibilité des synthèses pour le grand public serait aussi peu scientifique qu'injuste. D'ailleurs, plus personne n'accepterait aujourd'hui de «personnaliser» l'histoire comme Lavissonne l'a fait. Le célèbre chapitre intitulé «l'offre de Colbert» (t. I, pp. 170-177) est un de ceux qui ont le plus mal vieilli, non par les éléments sur la France économique et sociale en 1661 qu'il contient, mais par l'artifice quasiment théâtral qui consiste à présenter la réalité d'une politique économique comme le résultat d'un choix délibéré, après une sorte de «discussion au sommet» entre deux hommes. Nous savons bien qu'il n'y a eu ni offre, ni refus, ni même choix; le processus historique n'est jamais si simple. L'importance et la valeur durables de l'œuvre de Lavissonne ne sont pas là.

Elles consistent bien plus à avoir fait la somme et la synthèse d'une documentation très vaste, et brossé un tableau clair et complet d'une époque et de ses problèmes. Elles consistent aussi à avoir perçu les insuffisances et les lacunes, et indiqué dans quelle direction l'investigation devait être tentée, sans jamais cacher au lecteur la fragilité ou la précarité de certaines connaissances. Elles consistent surtout à avoir, sur la base de résultats souvent très fragmentaires et d'intuitions très hardies, anticipé avec un véritable génie sur les découvertes à venir: tout se passe comme si l'énorme et souvent admirable production de la recherche historique française et étrangère sur l'époque de Louis XIV avait presque toujours enrichi, fréquemment confirmé et rarement contredit les idées et les hypothèses d'Ernest Lavissonne. Existe-t-il plus belle carrière posthume pour un homme de science?